

Jocelyne Porcher

« La souffrance des animaux d'élevage, jusqu'où irons nous ? »

« Faire souffrir les animaux, jusqu'où ? » La question ainsi posée paraît étrange. Faire souffrir les animaux est insupportable en soi. Et pour l'individu concerné, toute souffrance est inutile. Mais face au réel des conditions de vie de la majorité des animaux d'élevage, on peut se demander en effet : « la souffrance des animaux d'élevage, jusqu'où ? Jusqu'où irons nous ?

Mais quelles souffrances subissent les animaux et pourquoi ? Qui parle, au nom des animaux, de leurs souffrances et pour quels résultats ? Je m'appuierai ici tout particulièrement sur mes résultats de recherches dans les productions animales et notamment dans la filière porcine industrielle.

Quelles souffrances et pourquoi ?

Les systèmes industriels sont un lieu où se pose avec acuité, et cela depuis plus de trente ans, la question de la souffrance des animaux. L'organisation industrielle du travail, sur la base d'une rationalité du travail essentiellement économique, et cela depuis le milieu du 19ème siècle, considère en effet les animaux comme des machines (la machine animale) ou comme de la matière (la matière animale, le minerai). Afin d'éclairer les sources de la souffrance des animaux, mais aussi des travailleurs, liées aux procédures du travail, je vais décrire brièvement de quoi est fait le travail en production porcine industrielle. Je parlerai de souffrance des animaux et de souffrance des travailleurs car la souffrance dans ces systèmes a ceci de particulier qu'elle est contagieuse. Les travailleurs sont des acteurs indirects de la souffrance des animaux, via les procédures industrielles du travail -qu'ils n'ont pas choisies, mais aussi des acteurs directs puisque ce sont eux qui piquent les animaux de façon répétées, qui castrent, qui mutilent, qui fouillent les truies, et qui abattent les animaux improductifs ou sous-productifs. Cette souffrance des animaux est une cause de souffrance profonde pour les travailleurs, notamment d'une souffrance éthique, c'est-à-dire celle qu'on éprouve à faire souffrir.

Il faut noter que, contre la souffrance, les travailleurs mettent en place des stratégies défensives, c'est-à-dire une armure mentale qui protège contre la souffrance : réduire le travail à la recherche de performance par exemple, comme s'il s'agissait d'une course sportive. Cette défense est à la fois une défense individuelle et une défense collective. Il s'agit, pour résumer un peu schématiquement le processus, d'arrêter de penser pour arrêter de souffrir. Les animaux par contre n'ont pas, a priori, ce type de défenses. Ils n'ont pas de ressources mentales pour se protéger contre la souffrance. Leur vie dans les bâtiments industriels n'a aucun sens, ils ne savent pas pourquoi ils sont là ni jusqu'à

quand. Et si pour un travailleur, la journée de travail a une fin, pour un animal, elle n'en a pas. Il n'y a pas autre chose. Après l'usine, il n'y a pas une autre vie.

La filière porcine présente, en première analyse, des performances remarquables. Entre 1970 et 2010, le nombre de porcelets sevrés en moyenne par truie productive et par an, qui est un critère essentiel de productivité du travail, est passé de 16 (16,4) à 28 (28,4), 30 pour le « groupe de tête », 31 pour les lauréats du trophée des « Cochons d'or ». Mais ces 12 porcelets supplémentaires, comment ont-ils été obtenus, à quel prix et pour quels bénéfices ? Il faut le noter en effet, ceux qui payent le prix de la performance ne sont pas ceux qui en touchent les dividendes. Et le prix est élevé. C'est la souffrance, pour les animaux, mais aussi pour les travailleurs. Pour ce qui concerne les animaux, ces 12 porcelets supplémentaires ont été gagnés sur le cycle de production des truies - réduction de la période d'allaitement, réduction de l'intervalle entre le sevrage et la saillie et donc de l'intervalle entre deux mises bas, sélection des animaux sur la prolificité (jusqu'à 27 porcelets en une portée). Les animaux sont « poussés à produire » d'une manière complètement incompatible avec leur santé et *a fortiori* avec leur bien-être.

De quoi souffrent les animaux dans ce type de production ? Tout d'abord de conditions de vie extrêmement contraignantes. Ils sont maintenus en cage ou en case bétonnée tout au long de leur courte vie. Ils subissent non seulement une intense pression à produire mais également un formatage physique et chimique destiné à les adapter au système industriel : coupe des dents et de la queue des porcelets, usage massif des hormones de la reproduction et des antibiotiques. La quantité annuelle d'antibiotiques (principes actifs) consommée par la filière porcine française est de 699 tonnes, soit plus de 55 % de la quantité consommée par l'ensemble des productions animales (1261 tonnes en 2007¹), soit 237 mg/kg de poids vif produit. Les animaux souffrent également de la rupture de tout lien avec leur monde propre, car ils ne peuvent rien exprimer de leur potentiel, et de la rupture de toutes relations positives avec leurs congénères et avec les humains. Ainsi que l'exprime une ouvrière en porcherie que j'ai rencontrée : « si les truies pouvaient parler, on se ferait engueuler tous les jours ».

Le travail en production porcine industrielle est très pénible. Il est décrit comme « usant » et « stressant ». Il est usant parce qu'il exige un engagement sans relâche du corps dans le travail et il est stressant parce que les travailleurs travaillent « à flux tendus » et sont donc fréquemment amenés à outrepasser les règles élémentaires de sécurité ou d'hygiène (passer le karcher dans une maternité où sont déjà entrées les truies qui vont mettre bas, par exemple).

Les maladies générées par les productions animales chez les humains comme chez les animaux ont des causes communes liées aux conditions de vie au travail. Celles-ci sont en effet partagées par les animaux et par les travailleurs (enfermement dans les bâtiments, air vicié par les poussières et par les gaz, stress, maladies). La production porcine industrielle représente un terreau particulièrement favorable pour les agents pathogènes, lesquels touchent de la même façon les travailleurs et les animaux : brucella, streptocoques, virus influenza, hépatite E. Les pathologies respiratoires qui touchent les animaux touchent également les travailleurs (éleveurs et salariés mais aussi vétérinaires) : asthme, bronchite

¹ 1348,87 tonnes si l'on inclut les antibiotiques à destination des chiens et chats

chronique.

Un des nombreux points de contre-performance de la filière porcine industrielle est en effet le pourcentage de pertes dû à ces maladies et aux conditions de vie des animaux. Il a très peu varié depuis les débuts de la mise en place du système industriel dans les années 1970. En maternité, le taux de pertes sur nés totaux est aujourd'hui de 20 % (2009), il était de 17 % il y a 30 ans. En engraissement, le taux de pertes et saisies (sevrage-vente en NE) était de 4,6, il est de 6 aujourd'hui, considérant, comme le remarquent les travailleurs qu'une part importante des animaux morts n'est pas comptabilisée. Derrière ces chiffres apparaît toutefois le réel du travail qui témoigne de l'échec de la filière porcine industrielle à industrialiser l'élevage i.e. à produire des animaux « comme on produit des chaussures ». Cela ne marche pas. Et d'autant moins que la concentration des exploitations s'accompagne d'importantes transformations de l'organisation collective du travail. Il s'agit maintenant de produire du vivant (la matière animale) mais aussi, en fonction dérivée, de produire du mort, l'un et l'autre devant être rentable.

Pourquoi une production d'animaux morts ? Depuis quelques années, les abattoirs ne prennent plus les animaux « mal à pied », les travailleurs sont donc contraints de tuer eux-mêmes les animaux « improductifs », voire « sous productifs » car la pression à produire est constante. Les pertes et abattages *in situ* correspondent à une production annuelle de 96 kg de cadavres par truie, soit pour le troupeau français d'environ 1,3 million de truies, une production annuelle de 131 200 tonnes de cadavres de porcs. Pour pallier les difficultés des travailleurs à abattre les animaux ou les retenir d'utiliser des pratiques « système D », quelque peu préjudiciables au « bien-être animal » et à l'image de la filière porcine (pendaison des animaux à la fourche du tracteur, par exemple), celle-ci met en place des formations à l'utilisation d'outils d'abattage « propres » utilisables en exploitation : assommage, électrocution et gazage des animaux. L'éleveur devient l'« opérateur » d'une action technique supposée désincarnée.

D'autre part, la privatisation du système d'équarissage conduit la filière industrielle à internaliser le traitement des cadavres dans les exploitations. Les solutions alternatives proposées aux éleveurs sont notamment l'incinération, qui peut indirectement être source d'énergie, et le compostage des cadavres *in situ*, vanté par les techniciens pour ses vertus écologiques ; le compost obtenu étant épandu sur les terres agricoles.

Ces évolutions posent de très graves problèmes moraux aux éleveurs et génèrent une souffrance éthique profonde. Les travailleurs ne sont pas désincarnés. Ils voudraient « sauver » les porcelets plutôt que de les assommer contre un mur ou de les enfermer dans une « chambre à gaz » au prétexte qu'ils « ne font pas le poids ». Les travailleurs voudraient soigner les truies et les porcs plutôt que de les électrocuter ou de les assommer. Le problème est qu'ils ne peuvent pas. Ils doivent produire « à tout prix et à n'importe quel prix », et ils doivent tuer. Et parce qu'ils sont pris par cette injonction, ils recherchent les méthodes « les moins épouvantables ».

Les productions animales, parce que leur rationalité est essentiellement

économique, la recherche d'un profit maximum, et parce que les théories qui les sous-tendent excluent la sensibilité et l'affectivité, sont inévitablement porteuses de souffrance pour les animaux et pour les travailleurs. C'est pourquoi la problématique du « bien-être animal » qui vise à concilier « bien-être animal » et productivité et donc à prétendre améliorer le sort des animaux sans remettre en cause sur le fond les systèmes industriels est une voie sans issue. Malheureusement, le « bien-être animal » monopolise une grande partie du discours produit au nom des animaux.

Qui parle au nom des animaux et pour quels résultats ?

La violence envers les animaux dans les productions animales suscite, de la part de nos concitoyens, le rejet des systèmes industriels, mais aussi le rejet de l'élevage en soi. Car la critique des productions animales englobe, par ignorance le plus souvent, une critique plus générale de l'élevage. Différentes publications² relatives à l'environnement mettent ainsi très directement l'élevage en cause. Les animaux d'élevage contribueraient pour 18 % à l'émission des gaz à effet de serre liés aux activités humaines (émissions de CO₂ et de méthane par les ruminants). L'élevage occuperait les terres d'une manière indue (33 % des terres arables seraient dévolus à l'élevage) et participerait à leur dégradation. Il accaparerait les ressources en eau et les polluerait. Il monopoliserait la biomasse à son profit. Il serait cause d'une réduction de la biodiversité car les animaux d'élevage occuperaient le terrain légitime des animaux sauvages. Il monopoliserait les subventions. Son bilan énergétique serait très médiocre ; il faut dix fois plus d'énergie pour produire la même quantité de protéines animales que végétales. L'élevage serait en soi une calamité, une nuisance dont on ferait mieux de se passer.

Or ce qui est une calamité, ce n'est pas l'élevage, ce sont les productions animales. Ce sont les productions animales, nées au 19^{ème} siècle avec le capitalisme industriel à l'appui de la zootechnie, « science de l'exploitation des machines animales », qui ont fait de la souffrance des travailleurs et des animaux un dommage collatéral accepté du procès industriel de production massive de la matière animale. Or élevage et productions animales n'ont quasiment rien à voir. L'élevage est une relation historique extraordinaire de travail avec les animaux qui a de multiples rationalités, dont la première est relationnelle. C'est-à-dire que nous travaillons avec les animaux pour pouvoir vivre avec eux, qu'il s'agisse des chiens, des vaches ou des cochons. La rationalité économique n'est pas première. Elle ne fait que servir la rationalité relationnelle. Tous ces maux donc ne sont pas dus à l'élevage mais bien aux productions animales. Car celle ci comme je l'ai dit ne visent qu'à produire de la *matière animale* avec un profit maximum.

Les réponses à notre question de départ, la souffrance des animaux d'élevage jusqu'où irons nous ? dépendent donc de la pertinence des solutions proposées contre la souffrance. La problématique du « bien-être animal » loin de contribuer à faire cesser cette souffrance contribue au contraire à la faire durer en permettant aux systèmes industriels eux-mêmes de durer, de devenir socialement acceptables du point de vue du rapport aux animaux mais aussi d'un point de vue écologique. La filière industrielle s'efforce en effet de montrer que plus les unités de production

² Livestock long shadow. Environmental issues and options. ; Filière animale et climat - l'influence négative de l'UE, Janvier 2008. Une publication de la délégation du parti de gauche suédois au GU NGL - <http://www.meatclimate.org/home> ; Pelletier N., Tyedmers P., 2010. Proceedings of the National Academy of Sciences of the USA. 8 - 2010

sont importantes et plus elles sont à même de prendre en charge les effets négatifs de leur fonctionnement : agrandir les cages par exemple, ou investir dans une station de traitement de lisier.

Faute de distinguer élevage et productions animales, nos concitoyens sont de plus en plus nombreux à prôner la « libération animale » et le végétarisme. Cette proposition, essentiellement portée d'un point de vue théorique, par des philosophes et des juristes, peut paraître séduisante. Les animaux d'élevage sont maltraités. Ils sont maltraités par manque de compassion, de justice à leur égard et parce qu'ils sont des objets appropriables. Donc libérons les et tout ira pour le mieux dans le meilleur des mondes.

La réalité est évidemment plus complexe. D'une part parce que tous les animaux d'élevage ne sont pas maltraités, et des milliers d'éleveurs de par le monde entretiennent encore avec leurs animaux une relation respectueuse appuyée sur un sens moral, mais aussi d'autre part parce que « libérez les animaux », cela veut dire rompre avec eux, cela veut dire se laver les mains de notre immense dette envers eux liée à 10 000 ans de rapports de domestication et de construction réciproque. Cela veut dire prétendre construire une société humaine sans animaux. Car, et les théoriciens de la libération animale ne s'en cachent pas, après avoir « libéré » les vaches et les cochons, il faudra libérer les chiens et les chats. Si les vaches sont appropriées et engagées dans le travail humain, on ne peut que constater qu'il en est de même par exemple pour les chiens.

Autrement dit, au nom des animaux, et pour leur épargner de souffrir, il faudrait les faire disparaître.

Cette orientation trouve un appui potentiel nouveau dans la production de « viandes in vitro ». Ce procédé, actuellement à l'étude par de nombreux biologistes, vise à produire du muscle par cultures cellulaires. De la viande sans animaux, donc sans mort d'animaux. Et là encore, c'est au nom des animaux que les biologistes défendent ce projet.

Produire de la matière animale à partir des animaux ou produire de la matière animale sans animaux, quand il ne s'agit que de produire du profit, quelles différences ? Les différences sont importantes pour les industriels car la production de matière animale à partir des animaux est une industrie lourde. C'est pourquoi les marchands de fast food ou de grandes entreprises agro-alimentaires soutiennent elles aussi ces orientations. Pour vendre des hamburgers, des nuggets, des saucisses, ou des plats préparés à base de minéral de viandes, peu importe d'où vient le minéral. Ces entreprises pourront même au contraire se vanter de ne faire souffrir aucun animal.

Du point de vue des défenseurs des animaux, les différences sont également importantes puisque la production de matière animale sans animaux permettra d'éviter la mort des animaux. C'est pourquoi des associations de défense des animaux, comme PETA aux USA, apportent leur soutien très concret et financier à l'entreprise biotechnologique de production de « viande in vitro ». Le mot d'ordre des défenseurs des animaux est d' « abolir la viande », mais la viande à partir d'animaux. Car pour ce qui concerne la viande in vitro, ils en font au contraire une

ardente promotion. Et ce n'est pas la moindre ironie de cette affaire qu'un projet industriel bio-technologique susceptible de rencontrer les plus grandes résistances du côté des consommateurs soit porté par les défenseurs des animaux eux-mêmes, ce qui simplifie considérablement la tâche des industries bio-technologiques et des industriels de la viande. Mais il est vrai que nombre de libérateurs des animaux ont eux-mêmes, et en complète contradiction avec leurs théories, des animaux familiers. La viande in vitro est une aubaine morale car elle permettra enfin de nourrir les chats et les chiens sans recourir aux abattoirs.

Assumer la mort, aimer la vie

Si ces orientations peuvent paraître souhaitables à certains, elles représentent de mon point de vue une parfaite monstruosité du point de vue de nos relations aux animaux. Refuser la souffrance des animaux d'élevage, jusqu'où irons-nous ? Jusqu'à organiser leur disparition.

Le problème est comme je l'ai dit plus haut de distinguer élevage et productions animales et de comprendre sur quoi est construite la relation de travail avec les animaux d'élevage. Concernant la production industrielle d'animaux, il s'agit de produire de la matière animale, il n'y a donc, du point de vue des procédures, aucune relation qui tienne puisqu'à aucun moment les procédures industrielles ne prennent en compte les animaux en tant qu'êtres de vie. Je parle des procédures et non des travailleurs qui, eux, comme nous l'avons vu, ne peuvent ignorer qu'ils travaillent avec des animaux. C'est parce que l'organisation industrielle du travail ne tient pas compte des animaux que les industriels pourront très facilement passer de la viande à partir d'animaux à la viande in vitro. De même, vraisemblablement qu'une partie des consommateurs, ceux qui mangent sans penser.

Ce que vont produire les usines de viandes in vitro, c'est du vivant-mort, c'est-à-dire du vivant *sans* la vie. Du vivant parce qu'il s'agit de cellules effectivement vivantes, au sens biologique du terme, mais aussi du mort parce que sans rapport avec la vie subjective, la vie vécue, la vie sensible, la vie comme affectivité. La production de viandes in vitro renvoie à ce triomphe de la technique a-subjective que Michel Henry nomme la *barbarie*, i.e. la destruction de la culture, la régression des modes d'accomplissement de la vie. Au nom du profit ou de la compassion, notre horizon ressemble à un monde de zombies.

Conclusion

L'élevage est une relation de travail aux animaux qui, parce qu'elle est fondée sur un rapport subjectif, c'est-à-dire affectif, à la vie, est une relation qui articule joie et souffrance. La relation entre éleveurs et animaux est une relation que l'on peut comprendre grâce à la théorie du don. Comme ce qui concerne nos liens humains, la relation aux animaux est basée sur le donner-recevoir-rendre. Don de la vie, don d'une vie bonne, mort des animaux permettent de faire circuler la vie des humains et des animaux. Le contre-don qui légitime la mort, c'est d'offrir aux animaux une vie bonne, une vie en accord avec leur potentiel de vie. En tout premier lieu une vie en accord avec le monde propre des animaux à savoir avec la nature. Et, il faut le comprendre, pour comprendre l'élevage et comprendre pourquoi la mort des animaux n'est pas un crime, comme le prétendent les libérateurs des animaux, cette relation entre éleveurs et animaux est, pour les éleveurs, comme pour leurs

animaux, une source de joie et de bonheur partagé. Vivre avec les animaux est un bonheur de tous les instants que l'on soit éleveur de vaches ou de cochons ou que l'on vive avec des chiens, des chats ou des perroquets.

Refuser la souffrance, mais assumer la mort des animaux, même si cela semble paradoxal, c'est finalement rendre justice aux animaux et à nous mêmes. C'est aimer la vie et penser, pour les animaux comme pour nous mêmes, qu'il faut se battre pour elle parce qu'elle vaut la peine d'être vécue.

Jocelyne Porcher a publié :

Eleveurs et animaux, réinventer le lien. PUF, 2002

La mort n'est pas notre métier, Editions de l'Aube, 2003

Bien-être animal et travail en élevage. Editions Educagri/INRA, 2004

Etre bête. Actes Sud, 2007 (avec Vinciane Despret)

Une vie de cochon, La Découverte, 2008 (avec Christine Tribondeau)

Cochons d'or. L'industrie porcine en questions. Editions Quae, 2010